



## A Verbier, la démesure symphonique de Simon Rattle et ses jeunes virtuoses

**CLASSIQUE** Le chef britannique a confronté lundi Rachmaninov et Richard Strauss pour une soirée électrisée par l'énergie du Verbier Festival Orchestra

JEAN-JACQUES ROTH

Après l'ivresse tellurique de la *Turan-galila-Symphonie* de Messiaen, la deuxième grande soirée symphonique du Verbier Festival n'aura rien eu d'un retour au calme. Simon Rattle dirige le Verbier Festival Orchestra, cette formation éphémère réunissant chaque été de jeunes musiciens venus du monde entier, dans un programme où se côtoient Ligeti, Wagner, Rachmaninov et Richard Strauss. Quatre univers pour éprouver les limites de l'orchestre et révéler l'extraordinaire plasticité de cet ensemble désormais placé sous la direction artistique du chef britannique.

L'entrée en matière surprend par sa brièveté autant que par sa force d'évocation. Les *Atmosphères* de György Ligeti ouvrent un espace sonore sans contours, où les masses orchestrales semblent respirer plutôt que progresser, où les timbres se fondent dans une matière vibrante, presque immobile. Sans laisser au silence le temps de s'installer, Simon Rattle enchaîne avec le *Prélude* de *Lohengrin*. Les cordes suspendent leur souffle dans l'extrême aigu; la musique paraît naître d'elle-même, irradiée d'une lumière intérieure. Admirable métamorphose: du mystère abstrait de Ligeti surgit l'aura mystique de Wagner, comme le chevalier apparaissant des brumes pour répondre à l'appel d'Elsa.

### Le refus du spectaculaire comme finalité

Cette sérénité ne dure qu'un instant. Avec le *Troisième Concerto* de Rachmaninov, l'une des partitions les plus redou-

tées du répertoire pianistique, commence une autre aventure. L'œuvre appartient depuis longtemps à la légende. Ecrite en 1909 pour la première tournée américaine du compositeur, elle exige du soliste une endurance hors du commun autant qu'une maîtrise technique vertigineuse. Son dédicataire, Josef Hofmann, renonça d'ailleurs à l'aborder, tandis que Rachmaninov lui-même avouait ne plus avoir la force de jouer le moindre bis après cette épreuve.

Il fallut l'audace d'un très jeune Vladimir Horowitz pour transformer cette montagne en manifeste pianistique. Séduit par la maturité de son interprétation, le compositeur vit son concerto devenir, grâce au pianiste russe, le fameux *Rach 3*, sommet du romantisme virtuose et passage obligé des plus grands interprètes. D'autres légendes suivirent, de David Helfgott, dont le destin inspira le film *Shine*, au prodige Yunchan Lim, dont l'interprétation au Concours Van Cliburn en 2022, vue des millions de fois sur YouTube, a lancé la fulgurante carrière. Pourtant, Simon Rattle et le pianiste russo-américain Kirill Gerstein choisissent de s'éloigner de cette mythologie. Tous deux familiers du langage des compositeurs d'aujourd'hui, ils refusent le spectaculaire comme finalité. Les tempos demeurent vifs, les textures étonnamment aérées, les équilibres constamment repensés.

### Un Rachmaninov moins massif

Gerstein ne cherche jamais à dominer l'orchestre; il dialogue avec lui, s'y inscrit, laissant la virtuosité surgir comme une conséquence naturelle du discours plutôt que comme un exploit. La grande cadence du premier mouvement impressionne moins par son éclat que par sa lisibilité, tandis que le finale déploie une énergie fulgurante sans jamais sacrifier la précision

des lignes. Cette lecture révèle un Rachmaninov moins massif que sa tradition, dénué du sentimentalisme qui l'a souvent déconsidéré en Europe latine pendant que les Etats-Unis et la Russie célébraient son style «*bigger than life*».

Les contre-chants retrouvent leur éloquence, les transitions respirent, les couleurs orchestrales se nuancent avec finesse. On pourra préférer des visions plus héroïques, plus conquérantes – telle celle d'un Yefim Bronfman, qui le jouera cette saison avec l'Orchestre de la Suisse romande – mais cette approche analytique ouvre des perspectives insoupçonnées sur une partition trop souvent réduite à son seul prestige virtuose.

### Une esthétique de la clarté

La seconde partie prolonge cette esthétique de la clarté avec *Une Vie de héros* de Richard Strauss. Là encore, Simon Rattle refuse toute grandiloquence. Sous sa direction, la gigantesque fresque symphonique avance avec une remarquable lisibilité, dans ce mélange de lyrisme ardent et de précision chirurgicale propre au chef britannique, laissant émerger la richesse de l'écriture straussienne jusque dans ses épisodes les plus foisonnants. Les pupitres répondent avec virtuosité, tandis que la première violoniste fait rayonner les grands solos du personnage de la Compagne avec une intensité virtuose.

Au terme de cette soirée, c'est peut-être moins la démesure des œuvres que la qualité exceptionnelle de leur réalisation qui s'impose. Simon Rattle confirme combien cet orchestre, pourtant renouvelé chaque été, possède la cohésion, la souplesse et l'audace des plus grandes phalanges. Une démonstration de jeunesse, d'intelligence musicale et de maîtrise collective. ■

Verbier Festival, jusqu'au 2 août.